

Visions of Light

Iohanne Larue

Number 167, November–December 1993

Les directeurs photo

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50010ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Larue, I. (1993). Review of [Visions of Light]. *Séquences*, (167), 20–20.

grandement influencer un cinéaste dans la façon qu'il ou qu'elle a de tourner un film. Une partie de l'examen final exige que l'étudiant dessine une toile de mémoire et nous explique comment elle a influencé son travail.⁽⁴⁾ Pour Todd McCarthy, le réalisateur de **Visions of Light** (voir l'encadré), la seule différence existant entre les meilleurs chefs opérateurs américains et les autres, concerne la culture visuelle. «Les Européens possèdent une connaissance plus large de la peinture et de l'architecture. Ils ont étudié différents types de lumière». Par ailleurs, Stephen Goldblatt avoue que son expérience européenne lui permet de discuter avec les réalisateurs et d'interpréter leurs désirs dans un essai visuel. «Ce n'est pas toujours un processus conscient.

Vous ne parlez pas seulement d'équipement ou d'efficacité [avec le metteur en scène] mais d'intention et de message».⁽⁵⁾ Cette formation dans le domaine visuel est sans doute à la base du succès de deux jeunes directeurs photo américains, Ernest Dickerson (**Do the Right Thing**) qui possède un diplôme en architecture et Ed Lachman (**Desperately Seeking Susan** et **Mississippi Masala**) qui s'adonne à la peinture. Dans cette discipline, Lachman a très vite appris à apprécier les possibilités de la couleur



Citizen Kane

et à l'utiliser pour définir ou atténuer les formes. Lorsque les Américains reçoivent une éducation adéquate, ils peuvent donc rivaliser avec leurs collègues étrangers.

Reste que les différences culturelles affectent grandement la façon de filmer. Au Japon, en Italie, en France, en Suède ou en Inde, les chefs opérateurs, d'après le critique Armond White, «laissent entrer un peu plus la lumière du soleil, un peu plus de réalisme. Leur sens de la vision est mieux servi par leur imagination que par une lentille anamorphique. Les directeurs photo internationaux restent fidèles à une tradition picturale qui traduit, plutôt qu'elle n'évite, un style accentué. Les directeurs photo de Hollywood camouflent toute manipulation et tout artifice, préférant donner l'impression d'une vision parfaite, alors qu'il s'agit là d'une fausseté technologique».⁽⁶⁾ Bien sûr, il existe des exceptions, mais Vittorio Storaro arrive à des conclusions semblables lorsqu'il compare la fonction des mouvements de caméra en Italie et aux États-Unis. «Dans un film hollywoodien moyen, l'accent est mis sur le jeu des acteurs et la structure du récit, réduisant ainsi le rôle du chef

VISIONS OF LIGHT

Todd McCarthy a coréalisé, avec Arnold Glassman et Stuart Samuels, un documentaire captivant sur les directeurs photo qui ont fait évoluer le cinéma américain de sa conception à nos jours. Pour tous les cinéphiles sérieux, **Visions of Light** représente une source rare d'informations. Les Gordon Willis, Haskell Wexler, Michael Chapman, Vittorio Storaro, Conrad Hall et Sven Nykvist sont interviewés par des connaisseurs qui les incitent à dépasser l'anecdotique pour s'exprimer en profondeur sur leur profession et la nature de leur art. Le

contraire leur style personnel tout en analysant celui des autres. Ils apportent d'ailleurs une attention toute particulière au travail des artistes qui les ont influencés. Au bout du compte, **Visions of Light** résume à lui seul l'histoire du cinéma américain par le biais de sa photographie. Il est particulièrement rafraîchissant de voir le nom des directeurs photo, et non celui des réalisateurs, figurer sur la légende des nombreux extraits de films présentés. Par exemple, on oublie trop souvent que le génie visuel de **Citizen Kane** revient

autant à Gregg Toland qu'à Orson Welles.

Visions of Light rectifie ainsi quelques injustices impardonnables. Seule ombre au tableau: comme le film a été tourné sur vidéo puis transféré sur 35 mm, on remarque une perte de génération dans la qualité visuelle des extraits de films. Un problème malheureux qui

résultat n'apparaît jamais trop technique, mais évite très largement les pièges de l'information divertissante, ou info/tainment, telle que la distille les *Entertainment Tonight* de ce monde, à renfort d'entrevues vides de sens. Très candides, les intervenants démystifient au

devrait cependant disparaître lors de la diffusion de ce documentaire sur nos chaînes de télévision culturelles. Espérons d'ailleurs que **Visions of Light** sera traduit en français.

Johanne Larue

opérateur à capter les performances. Si un directeur photo ose même penser à la chorégraphie de la caméra, il outrepassa ses fonctions. Les chefs opérateurs italiens apprennent très tôt que la caméra fait partie du langage visuel que développe le metteur en scène».⁽⁷⁾ À la lumière de ces différentes observations, on comprend mieux pourquoi les cinéastes littéraires ne sauraient se passer des directeurs photo étrangers. D'ailleurs, leurs qualités éclatent au grand jour durant les années 80.

LES ANNÉES 80

Au début de la dernière décennie, le monde de la télécommunication connaît de profonds bouleversements. La télé par câble fait son

apparition, la vidéo effectue une percée dans les foyers, les vidéo-clips envahissent les chaînes et l'omniprésence de la publicité banalise les belles images. Le réalisateur anglais Karl Reisz explique ainsi les conséquences néfastes de ce nivelage esthétique: «Tant de belles images ont été à ce point vulgarisées par le film publicitaire qu'on ne peut plus s'en servir. Il faut revenir à une photo plus directe et plus simple. Sinon, le public lit (sic) vos couleurs en les associant au savon ou au shampoing.»⁽⁸⁾ Reisz conclut en suggérant que cela pourrait favoriser le retour d'une photo plus sentie que physique, chimique ou technique. On obtiendrait ainsi une cinématographie taillée sur mesure pour les directeurs photo étrangers, s'il faut en croire Jean Lépine qui affirme que «les Européens sont plus émotifs que rationnels» et